

TROISIEME PARTIE :

PREMICES D'UN RECIT DE VIE

"L'Homme entre deux néants
n'est qu'un jour de misère."

Jules Laforgue.

Poèmes posthumes, Sonnet pour l'éventail.

"Si l'on ne croit à rien, si rien n'a de sens et si
nous ne pouvons affirmer aucune valeur, tout
est possible est rien n'a d'importance."

Albert Camus.

L'Homme révolté.

"Ami, cache ta vie et répands ton esprit."

Victor Hugo.

Les Rayons et les ombres. A un poète.

I - UN HOMME LIBRE

A -) Une liberté philosophique

Au croisement des témoignages, Pascal Pia apparaît bien souvent comme l'homme libre par excellence. Si le mot libre et ses dérivés sont aujourd'hui trop usités, il semble pourtant parfaitement convenir au personnage et à sa philosophie. Pascal Pia est Libre car il agit, pense et s'exprime selon ses propres choix ; parce qu'il est sans contrainte, sans souci des règles et se détermine indépendamment des dogmes et des idées reçues. En ce sens, il est un libre penseur absolu car affranchi de toutes sujétions, religieuses ou étatiques. "On est révolté que quand on est soumis" écrivait le jeune poète et ami René Edme. Et Pia semble se nourrir de ces mots en paisible anarchiste, vivant philosophiquement sa volonté de marginalité devenue liberté intégrale.

Socialement libre, il refuse au long de sa vie tout rapport à l'Etat, demeurant "sans rente ni retraite" jusqu'à un âge avancé. Il refuse et ignore ainsi toute couverture sociale, s'exclamant vivement : "Plutôt crevé que d'être immatriculé"¹.

Tous les partis et les convictions qu'ils diffusent se valant, Pascal Pia ne vote jamais, n'ayant aucune carte d'électeur et la politique étant à ses yeux le dernier des métiers ; les politiciens sont d'opportunistes fabulateurs, "il n'y a qu'à les regarder faire quand ils ont décroché la timbale..."².

Le seul homme politique dont il se soit jamais rapproché est le Général de Gaulle (un militaire !) lors de sa traversée du désert aux commandes du Rassemblement du Peuple Français (RPF). Cette étonnante admiration pour Charles de Gaulle s'explique davantage par la silhouette de l'homme du 18 juin et du Refus, que par une adhésion à quelque opinion politicienne. Pia par l'intermédiaire de Malraux, travaille un temps, après *Combat*, à l'Agence Express et au journal du mouvement, *Le Rassemblement*. Mais sa fièvre gaulliste retombe rapidement jusqu'à l'aversion la plus totale envers le créateur de la Vème République. Dans une lettre de 1968, il souligne combien celui-ci lui semble ridicule : "Et

¹ Grenier, Roger, *Pascal Pia ou le droit au néant*, op.cit., p.123.

² Nadeau, Maurice, *Grâces leur soient rendues*, op.cit., p.121.

au dessus de tout cela, le grand homme qui se prend à la fois pour Charlemagne et pour le Roi Soleil, et qui ressemble bien davantage au Père Ubu (...)"³.

Intellectuellement libre, il rejette les différentes élites et leur fabrique :
"Le jargon que vous avez entendu à votre congrès de toubibs n'est pas particulier à ceux-ci. Vous le retrouvez dans maints articles du "Monde" et dans tous les exposés dus aux savants messieurs qu'a formé l'Ecole Nationale d'Administration. Mais il faut bien que la sottise s'enveloppe de phrases amphigouriques, car rien n'est plus difficile que de dire des conneries dans le langage de Diderot et de son Neveu de Rameau."⁴

Son manifeste "refus d'arriver" prolonge ici ses mystifications des "spécialistes" universitaires, par le regard ironique qu'il pose sur les administrations et, plus généralement, sur le monde intellectuel. A l'écart dans son jardin calmement cultivé, Pia adopte le point de vue de Sirius et observe la vaine agitation des élites rivalisant de paroles enjôlées pour atteindre la postérité.

Sa liberté morale se traduit au niveau des livres et de l'édition. Il choisit l'ombre pour publier quelques pièces lascives et oubliées, qu'il met en avant tout au long de sa vie. Ainsi, plusieurs livres se retrouvent dans les diverses collections qu'il dirige pour différents clubs. Mais, sans aucun regret, il confie à Nicole Zand quelques mois avant sa mort : "Le goût des livres, érotiques ou non, c'est un des nombreux pêché qui me seront reprochés"⁵

"Vieil anar", il remet en cause toute autorité qu'elle soit politique, sociale ou littéraire. Son anarchisme tient pourtant davantage du domaine spirituel que de l'action militante.

Chercher à expliquer l'origine d'une telle morale nous plonge dans la complexité psychologique de l'individu, espace d'hypothèses.

Les drames intimes sont-ils si pesants ? Au cours des coûteuses et stériles opérations militaires de 1915, la disparition du père, "mort pour la France", peut être l'une de ces plaies profondes toujours béantes. Cette absence jamais comblée semble peser à chaque instant sur ces épaules. Ainsi, soixante années après l'assaut fatal, Pascal Pia écrit :

³ Lettre à Robert Fleury du 25 septembre 1968.

⁴ Lettre à Robert Fleury du 15 décembre 1965.

⁵ Zand, Nicole, "Pascal Pia, greffier de l'enfer", in *Le Monde*, 16 juin 1978, p.19.

"Quand ma mère est morte, elle habitait un appartement où je n'ai jamais vécu, et j'ai cependant éprouvé des sentiments pénibles lorsqu'il m'a fallu détruire quantité de papiers qu'elle conservait, et notamment des lettres de mon père (tué en Champagne le 26 septembre 1915) que je me suis interdit de feuilleter. J'ai encore la gorge serrée en y pensant."⁶

Autre marque de l'improbable deuil, il note à propos d'une lettre d'Apollinaire, datée du 28 septembre 1915 :

"(...) mon père avait été tué le 26 à la ferme Navarin, mais le 28 je l'ignorais encore. Ce n'est qu'une ou deux semaines plus tard que je devais apprendre que tous les hommes de ma famille en âge de porter les armes étaient morts en Champagne, ce qui faisait dire à ma grand-mère que la guerre était finie pour elle."⁷

Insupportable attente et incertitude au quotidien, ces mots dressent le triste portrait et l'intime déchirure de bien des familles en ces jours de Première Guerre mondiale. Le "mort pour la France" de l'état civil d'Arthur-Emile Durand pourrait être l'une des possibles causes du rejet absolu de toute institution, de sa constante quête de liberté et d'indépendance. Le décès gratuit de son père au nom d'une autorité banalisant la mort au front fait de lui un révolté, puis un libre-penseur en rupture avec sa famille et la société.

Côtoyant quelques temps les milieux anarchistes nourris par la Grande Guerre, Pierre Durand se déclare défaitiste puis antimilitariste. Déjà grand lecteur, il lit peut-être *L'Unique et sa Propriété* de Max Stirner. La théorie développée, proclamant l'unicité de l'homme et donc son hostilité à toute soumission, est alors récupérée en faveur d'un "anarchisme individualiste". Dans une large ligne, cette philosophie prône le droit d'être soi-même, rejette la religion (aliénant l'homme au nom d'un Être suprême), l'éducation et l'Etat (égarant toutes volontés).

Athée convaincu ayant réfléchi à la foi, Pascal Pia reconnaît être l'auteur, en tant que nègre pour un étudiant riche et indolent, d'une thèse de doctorat intitulée : "Les Origines de l'athéisme en France et l'esprit de libre examen". Son mépris pour les politiques, s'arrogeant un pouvoir sur l'individu, s'étend aux enseignants qu'il percevait, en

⁶ Lettre à Robert Fleury, datée du 18 avril 1975.

⁷ Lettre du 25 novembre 1965 adressée à André Balland.

autodidacte sans doute amer, comme des "fonctionnaires" au service d'un Etat pesant. En 1975, il jette ainsi un regard sur le système : "Je sais que dans le monde où nous vivons (et je pense que dans le monde où vivront nos successeurs) les diplômés constituent des laissez-passer. Leur poids est de plus en plus considérable à mesure que la société transfère à l'Etat presque tous les pouvoirs"⁸.

Le jeune poète René Edme, que rencontre Pierre Durand en mars 1920, influence profondément son jugement. En écrivant le fameux "On est révolté que quand on est soumis" déjà cité, il semble tempérer l'anarchisme vivant de Pierre Durand en une philosophie, en un mode de vie le plaçant "par delà l'anarchie"⁹. Devenant Pascal Pia pour quelques 58 années, il s'écarte de toute forme de soumission, n'ayant plus le besoin de se révolter.

A la mort prématurée de René Edme en juillet 1922, Pia se démène pour éditer *Poétariat*, l'oeuvre posthume de son ami qu'il qualifiait de génie. Cette seconde disparition d'un proche, à laquelle s'ajoute l'insuccès et l'oubli du *Poétariat*, renforce sans doute, chez Pia, son sentiment de l'absurdité de chaque existence. Sensation du néant et vanité de l'écriture éclaircissent un goût prononcé pour l'ombre et le secret, application manifeste de sa philosophie.

En 1924, à son retour d'un douloureux service militaire effectué au 3ème Zouave de Constantine, Pascal Pia refuse d'être doublement édité dans de surprenantes circonstances et tourne ainsi le dos à toute carrière de poète ou romancier. Nous retrouvons ici encore la marque et la fidélité à cette philosophie. Marque d'autant plus grande qu'il renonce à tout possible succès à l'âge de 21 ans. A ce propos, Eddy Du Perron prête à Pia les paroles suivantes concernant Malraux :

"Le Talent châtre un homme avant même qu'il s'en aperçoive. Si tes livres sont assez beaux pour que l'adversaire se mette à les admirer à son tour, ou à te décerner des prix, c'est fini : te voilà ramené à la respectabilité des

⁸ Lettre du 3 février 1975 à Robert Fleury.

⁹ *Pascal Pia*, Maurice Nadeau - Les Lettres nouvelles, op. cit., p.12.

belles-lettres, tu ne travailles plus désormais qu'à la plus grande gloire des arts nationaux"¹⁰.

Six années plus tard, sa présentation du peintre André Masson reprend cette idée :

"(...) il est même vraisemblable que l'accueil favorable qu'obtinrent ses débuts ne fut pas le dernier des motifs qui le poussèrent bientôt à rompre toute relation d'ordre objectif avec le public.

On ne saurait trop faire l'éloge d'une semblable attitude"¹¹.

Trouvant l'adversité dans l'officiel et les arts nationaux, fuyant le public et la popularité, Pascal Pia savoure les fruits de son jardin qu'il veut étroit et retiré du monde, loin des frasques des lauriers et le reniement que souvent ils impliquent.

B -) L'Art du secret

Dans l'entre-deux-guerres, l'activité littéraire de Pascal Pia se résume en un double jeu interdit : les éditions érotiques et la production de faux.

Lorsque l'on sait le scandale que provoque *La Garçonne* de Victor Margueritte, perdant ainsi sa Légion d'honneur, il semble évident que les moeurs demeurent officiellement prudes. Aussi, la production d'érotique en tirages limités est-elle florissante, n'étant soumise qu'à quelques règles de discrétion.

A son retour de Constantine où il effectua son service militaire, Pascal Pia renonce, en 1924, à toute création signée de son nom (disons de son pseudonyme public) comme nous le verrons bientôt. Dès lors, il participe avec son ami André Malraux aux travaux clandestins édités par Jean Fort, puis travaille seul pour l'éditeur René Bonnel. En grand connaisseur de la Bibliothèque Nationale, Pia y puise des oeuvres gaillardes et libertines du XVIIIème siècle aussi bien que des livres prohibés signés Apollinaire, Verlaine, Pierre Louÿs. Sortent ainsi de l'ombre des rayons infernaux : *L'Histoire de Dom B****, *Portier des Chartreux* de 1771, *L'Histoire du Roi Gonzalve* de Pierre Louÿs, *Les Exploits d'un jeune Don Juan* d'Apollinaire et *Hombres* de Verlaine, pour ne citer qu'eux.

¹⁰ Du Perron, Eddy, *Le Pays d'origine*, Gallimard, coll. "Du monde entier", p.98.

¹¹ Pia, Pascal, *Andre Masson*, Gallimard, coll. "Peintres nouveaux", p.3-4.

Peut-être avons-nous ici un modèle classique de la production d'érotiques de ces années. Après avoir été recopié en bibliothèque, le livre est imprimé, mis en page, puis vendu sous le manteau auprès d'habitues, formant un cercle privé d'amateurs.

Les contemporains intéressent aussi Bonnel et Pia. Ainsi, en 1928, paraissent clandestinement *Le Con d'Irène*, jamais reconnu par Aragon, et *L'Histoire de l'oeil* signé Lord Auch (entendons Georges Bataille). Pascal Pia, entremetteur auprès de Bonnel, établit les maquettes, révise les épreuves et surveille les fabrications.

Autre écrivain ainsi publié, Pierre Mac Orlan (pseudonyme de Pierre Dumarchey) est l'auteur, en 1914, d'une oeuvre érotique intitulée *Mademoiselle de Mustelle et ses amies*, signée Pierre du Bourdel. Celle-ci est rééditée à 128 exemplaires, en 1928, par Bonnel et Pia. Ils l'habillent, chose surprenante, de la couverture en percaline rouge de la fameuse et irréprochable "Bibliothèque Rose". "Sur cette couverture, précise Pia dans sa préface¹², se lisaient même le nom et l'adresse de la librairie Hachette". Alerté, l'un des dirigeants de la maison Hachette dépose une plainte en contrefaçon en 1929, mais il semble que les exemplaires de l'édition coupable soient alors cachés ou déjà vendus à quelques collectionneurs. Après qu'un enquêteur ait réussi à obtenir l'un de ces livres, la police perquisitionne dans une vingtaine de librairie, en vain et sans trop inquiéter Bonnel, selon Pia. Les versions de Louis Perceau, Eddy Du Perron et René-Louis Doyon divergent de la première. Selon eux, il y eut procès après que des exemplaires eurent été retrouvés dans la librairie de Bonnel. Celui-ci s'assit sur les bancs de la correctionnelle sans autre condamnation, Pia tenant sans doute avec amusement, le rôle du témoin de moralité. En cette occasion, Pascal Pia faillit bien recevoir "le sacrement de la Sixième Chambre", cher à Poulet-Malassis.

Ces éditions et rééditions font parfois l'objet de préfaces dont Pia est l'auteur. Exemple de Polyonymat (tel Stendhal), il use de nombreux pseudonymes cachant le premier. Naissent alors les Avinin Mineur, Léger Alype¹³, Toussaint Médecin-Moliner, Féli Gautier, Georges Garonne...et peut-être Marcelle La Pompe (d'autres nous échappent certainement !). Toujours en matière littéraire, il est l'auteur reconnu de deux ouvrages

¹² Bourdel, Pierre du, *Mademoiselle de Mustelle et ses amies*, "roman pervers d'une fillette élégante et vicieuse", Ed. Ramsay, 1980, p.19.

¹³ Cf annexe 4.

respectivement signés Pascal Fély et Pascal Rose : une chronique libertine de l'histoire, *Les Princesses de Cythère* en 1922, et *La Vie de famille*, une biographie qu'il réécrit pour une amie allemande de Clara Malraux en 1935. Citons dans ce jeu de noms ces pseudonymes de résistant : il est Ponteau (ou Pontault) jusqu'en automne 1943 et sa fuite nécessaire en Suisse, puis revient sous le masque de Renoir. Les motifs éclairant un usage si important de pseudonymes peuvent être divers, allant de la modestie au dégoût oedipien de son patronyme. Pour Pascal Pia (déjà un pseudonyme), à la précaution nécessaire face à toute autorité plus ou moins menaçante, il convient d'ajouter le goût du jeu et, sans doute, le refus de soi. Si le premier cas s'explique par l'amusement du contournement des lois et la provocation qu'elle induit, le second touche à la nature déjà évoqué du personnage.

Au cours de ces mêmes années, Pia exploite les trouvailles faites à la Bibliothèque Nationale pour "enrichir" l'oeuvre de ces auteurs préférés. En effet, il ajoute de sa plume quelques vers ou poèmes entiers à la production des Rimbaud, Baudelaire, Apollinaire ou Raymond Radiguet. Le cas Rimbaud est exemplaire de son activité. Au recueil intitulé *Les Stupra* une édition de 1925 par Bonnel se voit "augmenté d'un poème inédit". Pascal Pia déclare lui-même que "de la quatrième pièce, *La Serveuse*, une copie a circulé signée Rimbaud. Et sans doute tout cela est-il douteux..." Ce poème érotique est l'oeuvre de Pia, quant aux "Mouvements de Rimbaud"¹⁴, préface de Marcelle La Pompe, l'attribution est plus délicate.

Pour Baudelaire, si une première tentative de faux inédit réussi à tromper quelques spécialistes sans être incorporé aux *Fleurs du Mal*¹⁵, la seconde est un franc succès. En effet, en 1927, Pascal Pia fait publier les *Années de Bruxelles*¹⁶, journal et notes de Baudelaire écrits lors de son long séjour en Belgique. Tout y est faux, depuis l'introduction signée Georges Garonne jusqu'à l'autoportrait de Baudelaire. Cependant, le pastiche est si remarquable que le baudelairien Yves-Gérard Le Dantec incorpore, en 1931, les *Années de Bruxelles* à l'édition de la prestigieuse "Bibliothèque de la Pléiade". Trente années plus

¹⁴ Cf annexe 4.

¹⁵ Baudelaire, Charles, *A une courtisane*, poème inédit de Charles Baudelaire, publié d'après le manuscrit original et orné de huit eaux-fortes par Creixams, Paris, Jean Fort éditeur, 1925, non paginé.

¹⁶ Baudelaire, Charles, *Années de Bruxelles*, journaux inédits publiés par Georges Garonne (Pascal Pia) avec un dessin inédit de Charles Baudelaire (Pascal Pia) et un commentaire de Féli Gautier (Pascal Pia), Ed. de la Grenade, 22, rue Philippe de Girard (Domicile de Pascal Pia), 1927. Un extrait figure en annexe 3.

tard, reproche est encore fait à Claude Pichois d'avoir supprimé ce texte de l'édition suivante. Et l'on peut aisément imaginer Pascal Pia sourire doucement aux visages des "spécialistes" abusés.

Dernier exemple, dont on nous répète qu'il est trop tôt pour dire la vérité, le cas Apollinaire. au nombre conséquent d'inédits publiés après la mort du "mal aimé", il semble qu'une importante part des *Poésies Libres* soit de la main de Pia¹⁷.

Il est certain que bien des vers ou des mots, glissés ici ou là, sont entrés dans l'oeuvre des "pastiche", et aujourd'hui encore bien des doutes subsistent. Mais Pascal Pia ajoute : "La qualité d'un poème n'exige pas, pour être reconnue, le certificat d'origine dont ont besoin le roquefort ou le Mouton-Rothschild"¹⁸.

Une telle attitude d'écriture, une telle qualité de calque s'expliquent par une connaissance réelle et profonde de l'homme et de l'oeuvre plagiée. Pia utilise les mots justes dans une proportion fidèle et minutieusement replacés. Et qui mieux qu'un ardent admirateur peut écrire un supposé Rimbaud, un apocryphe de Baudelaire, ou un faux Apollinaire ? Plus que pour démythifier une certaine littérature, Pascal Pia la pastiche par goût personnel et dégoût du système se l'appropriant, faisant du Rimbaud révolté un classique.

Enfin, voyons une lettre étonnante que Pia, alors âgé de 23 ans écrit à André Gide, dans le cadre d'un faux Rimbaud :

"7 septembre 1926.

Monsieur,

Je me vois, je ne saurais dire à regret, dans la nécessité de publier une édition de luxe de Rimbaud (*Bonne pensée du Matin*) afin de parer à quelques besoins d'argent. Une préface signée de nos meilleurs auteurs me semble indispensable à assurer la vente de l'ouvrage. Votre qualité d'immoraliste m'a tout à fait penser à vous, mais comme vos occupations vous empêcheraient sans doute de terminer ce petit travail en temps utile, je crois devoir vous en épargner la peine : je le ferai donc moi-même, et de mon mieux. Néanmoins, les bibliophiles attachant à votre signature une importance justifiée, ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'il conviendrait de la conserver ?

¹⁷A ce propos, la préface et l'essai bibliographique de Michel Décaudin dans l'édition Pauvert (1978) des *Poésies Libres*, sont tout à fait éclairants.

¹⁸ Grenier, Roger, *Pascal Pia ou le droit au néant*, op.cit., p. 42.

Je pourrais vous envoyer des épreuves ; je m'engagerais moi-même à tenir compte des modifications que vous apporteriez (Bien entendu, vous auriez l'extrême obligeance de ne pas garder ces épreuves pendant un temps trop long) ; d'ailleurs ce texte sera fort court et je n'oublierai pas vos opinions sur Rimbaud.

Vous dirai-je que je compte sur la finesse de votre esprit pour ne pas démentir ?

Je vous prie de noter, Monsieur, qu'une telle lettre ne saurait être adressée qu'à vous, et de croire à ma considération respectueuse.

Pascal Pia¹⁹.

Ce plagiat consenti ne verra jamais le jour, Gide demandant à Jean Paulhan : "Persuadez-le, je vous en prie que ce qu'il me propose là est parfaitement impossible, et que je ne saurais signer ce que je n'ai pas écrit moi-même"²⁰.

Hardiesse et audace mettent Pascal Pia dans les pas de ces érudits hors-la-loi tels que Léon Genonceaux ou Poulet-Malassis.

Ces goûts prononcés pour la mystification et l'interdit, pour l'opposition à toute autorité, qu'elle soit littéraire ou policière, font de Pia un lettré non-conformiste. Si l'on rappelle son nihilisme profond et le dédain de sa propre vie, il devient à l'heure venue, un résistant en puissance.

La date de son entrée en Résistance peut faire l'objet de discussion. Yves-Marc Ajchenbaum situe son recrutement par *Combat* pendant l'été 1943. Cependant, il écrit dans une lettre du 3 décembre 1942, après avoir laissé le *Paris-Soir* de Prouvost et pensé à quitter Lyon pour Paris : "Il se peut qu'une autre activité me retienne ici"²¹. S'agit-il d'une activité résistante ne concernant pas le mouvement Combat ? Si c'est le cas, elle nous échappe à ce jour.

Toujours est-il qu'en cet été 1943, Pascal Pia habite une ferme au nord-ouest de la Creuse. Jean Chahut, jeune étudiant en médecine et membre du mouvement Combat, est envoyé par Claude Bourdet et Marcel Peck pour le recruter. En effet, Jacqueline Bernard recherche un professionnel de la presse afin de faire de la feuille *Combat* un journal plus influent et présent. Marcel Peck prononce le nom de Pia, et Chahut gagne la Creuse.

¹⁹ Lettre intégralement citée par Roger Grenier, dans *Pascal Pia ou le droit au néant*, op.cit., p.41.

²⁰ Lettre de Gide à Paulhan du 12 novembre 1926. Tirée de *Paulhan-Gide : correspondance 1918-1951*, Gallimard, coll. "Cahier Jean Paulhan", n°9, p.56-57.

²¹ Lettre de Pia à Camus, reprise dans : Todd, Olivier, *Albert Camus, une vie*, Gallimard, coll. "Biographie", p. 316.

"Sans enthousiasme, presque résigné, comme mené par son destin"²², Pascal Pia accepte et retourne logiquement à la clandestinité.

Rédacteur en chef de *Combat* et permanent des Mouvements Unis de la Résistance (MUR), il est contraint de fuir Lyon pour la Suisse après une crise survenue au sein du mouvement. Utilisant la filière de *Combat*, organisée par Guillain de Bénouville (dit Lahire, Barrès...) il est malgré tout arrêté près de Genève et interné dans un camp pour réfugiés. Suit peut-être l'épisode Vercors évoqué en première partie. Plus probablement, une somme d'argent aurait été versée pour sa libération et, mécontent du traitement imposé, il serait rapidement rentré en France. Il aurait refusé au passage une offre de travail de Philippe Monod, alors adjoint à la Délégation helvétique de *Combat*. C'est à son retour de Suisse qu'il est chargé de diriger le secteur Propagande, Diffusion, *Combat* (PDC), supervisant rédaction et impression du journal après le départ pour Paris des dirigeants de *Combat*. Il fait alors appel à "Bauchard", pseudonyme voilant Albert Camus, pour le seconder, puis gérer seul la feuille clandestine. En effet, sans emploi après le premier sabotage de *Paris-Soir*, Pascal Pia hésite entre le calme d'une activité de vendeur de livres d'occasion à Paris et une action clandestine plus conséquente. Il choisit l'action et ses responsabilités. Le voici chargé de mettre en place les Comités de Libération (CDL) dans le cadre du Secrétariat Général des MUR. Ces Comités de Libération représenteront, le moment venu, la résistance locale. Pascal Pia se déplace donc dans la France toute occupée, afin de rencontrer les Commissaires de la République nommés par Alger. Ainsi, tout comme au *Combat* d'après-guerre, il fait cohabiter au sein d'un même organisme les différentes positions politiques de la Résistance, en évitant toute implosion.

En mai 1944, présent à la Fédération de la Presse Clandestine, Pascal Pia participe à la répartition des imprimeries parisiennes obtenant pour *Combat*, les locaux du 100 rue, Réaumur encore détenus par le *Parizer Zeitung*. C'est lui encore qui contribue à l'avenir du journal en préparant le premier numéro libre, donnant une réalité au projet d'indépendance totale, ainsi qu'en recrutant l'ossature du futur quotidien.

²² Ajchenbaum, Yves-Marc, *A la vie à la mort. Histoire du journal Combat 1941-1974*, op. cit., p.66. Ouvrage de référence, incontournable et agréable en la matière.

Franz Hellens, poète et ami belge, fait de Pia le "résistant type", celui qui sillonne la France et refuse fauteuils et honneurs, tel le ruban vert et noir de l'Ordre de la Libération.

Rompu à la vie clandestine et aux choses tues, engageant sa liberté physique et sa vie, Pascal Pia consomme son art du secret depuis les places anonymes de la Bibliothèque Nationale aux réunions confidentielles de la Résistance. A son nihilisme et à son goût du secret, s'ajoute une vive conscience de l'absurde, nourrissant les deux premiers.

C -) Sisyphe dans le siècle ou l'absurde au quotidien

Associé à l'image d'un châtement sans fin, Sisyphe est l'éternel maudit par excellence. Condamné pour avoir trompé les dieux olympiens, il est ainsi décrit dans sa peine par Homère :

"(...) ses deux bras soutenaient la pierre gigantesque, et, des pieds et des mains, vers le sommet du tertre, il la voulait poussé ; mais à peine allait-il en atteindre la crête, qu'une force soudain la faisait retomber, elle roulait en bas (...) ; mais lui, muscles tendus, la poussait derechef ; tout son corps ruisselait de sueur, et son front se nimbait de poussière."²³

Albert Camus, dans son *Mythe de Sisyphe*, dédié à Pascal Pia, fait du personnage grec un "héros absurde"²⁴ en orientant son regard sur le visage du réprouvé lorsque roule la pierre. Le fondateur légendaire de Corinthe n'est alors, selon Camus, ni désespéré ni satisfait, mais conscient et donc plus fort que son rocher :

"Sisyphe, prolétaire des dieux, impuissant et révolté, connaît toute l'étendue de sa misérable condition : c'est à elle qu'il pense pendant la descente. La clairvoyance qui devait faire son tourment consomme du même coup sa victoire. Il n'est pas de destin qui ne se surmonte par le mépris"²⁵

²³ Homère, *L'Odyssée*, chant XI, v. 593-600.

²⁴ Camus, Albert, *Le Mythe de Sisyphe*, Gallimard, coll. "Soleil", P. 162.

²⁵ Ibid, p. 164.

Se détachant du rocher, le jeune journaliste d'*Alger-Républicain* imagine Sisyphe heureux de par l'acceptation de son supplice. Eternel recommencement, l'action du fils d'Eole est une métaphore d'un absurde d'autant plus puissant que connu de sa victime.

A sa rencontre avec Pia, Camus donne chair à son Sisyphe, faisant du rocher un journal. Travaillant tel un forçat à la sortie d'un *Alger-Républicain* retenu, Pia voit chaque jour sa peine recommencée face à une administration coloniale et une censure militaire, faites colline infranchissable.

Pas une tâche, pas une activité qui ne tourne au travail de galérien, comme un devoir d'usure. Les exemples ne manquent pas dans la vie de Pia. Il y a ces jours nombreux de 1933 passés à la Bibliothèque Nationale, au travail d'une anthologie de poèmes dont les auteurs seraient des hommes du milieu médical²⁶. Travail harassant s'achevant par un échec et fait dans l'urgence afin de venir en aide à son riche ami Eddy Du Perron, ruiné par une mauvaise affaire de succession.

Roger Grenier, son ami depuis la Libération, rapporte d'autres faits significatifs de ce goût désespéré du labeur, comme une fuite perpétuelle hors de soi-même :

"Au marbre de *Combat*, classant lui-même le plomb des petites annonces. A l'*Agence Express* recopiant pendant des heures des extraits du *Journal Officiel*. A son *Club des Fermiers Généraux*, copiant de nouveau des milliers d'enveloppes, ficelant les paquets, et la corvée, chaque soir, des recommandés à la poste"²⁷

Ainsi, toujours le rocher retombe au pied de la montagne. La vie de Pia est parsemée de ces ascensions suivies de chutes. Las, il écrit en 1974 à un vieil ami retrouvé :

"Les nécessités de l'existence m'ont contraint depuis quarante ans à pratiquer le journalisme (...). Les hasards de la presse m'ont conduit sur le tard à tenir une rubrique des livres dans un hebdomadaire idiot, que n'ont aucune raison de lire les 2 ou 3000 Français qui s'intéressent réellement aux lettres. Voilà mon ascension !" ²⁸

²⁶ Pia, Pascal, *Le Bouquet poétique des médecins, chirurgiens, dentistes et apothicaires*, Collection de l'écritoire, 1933.

²⁷ Grenier, Roger, *Pascal Pia ou le droit au néant*, op. cit., p.53.

²⁸ Lettre à Paul Neuhuys, 1er mars 1974.

Comme nous le verrons, ces premiers pas littéraires s'effectuent, à 17 ans, dans l'Enfer de la Bibliothèque Nationale. Retour du rocher au pied du mont, Pascal Pia retrouve les livres interdits et leurs rayons en 1976, à 73 ans. Il écrit à l'apollinariste Michel Décaudin : "Coulet et Faure, pour qui j'établis une bibliographie de l'Enfer, m'assurent des kilos d'épreuves à corriger, et comme chaque feuillet d'épreuve suscite des additions, ma besogne s'apparente à celle de Sisyphe."²⁹

Travaillant d'un bout à l'autre de son existence, sans ménager sa santé non assurée, ses amis affirment y voir une forme de suicide. Ils ont souvent écrit que Pascal Pia a vécu sa mort, ne rejetant l'appel du vide que par amour pour son épouse.

En réplique à une enquête lancée par les surréalistes³⁰, Pascal Pia rend copie d'un écrit rédigé à la demande de Franz Hellens. Il répond :

"J'ignore si le suicide est une solution. (...) Déprimé, pénétré d'une inquiétude mortelle, je n'accepte pas de guérir au prix que vous me proposez. J'ai mis plus de foi dans mon mal que dans ce méchant remède, je ne veux pas disparaître sans que l'assurance m'accompagne, que j'aie épuisé toutes mes chances (...). Les suicidés me paraissent toujours être, en quelque mesure, les victimes expiatoires chargées de payer la rançon, la dette d'un monde à la composition duquel ils n'ont pas eu part".³¹

Il semble donc avoir préféré, à la peine capitale, les travaux forcés, se donnant la mort à force d'acharnement à quelques oeuvres utopiques, tant littéraires que journalistiques.

Etonnant mode de vie pour celui qui n'aspirait à rien : "Mon idéal, me dit-il un jour : ne rien faire, coucher sous les ponts, vivre en clochard"³²

Anarchiste dans l'âme, adepte de l'ombre et du secret, travailleur appliqué et obstiné, Pascal Pia revendique une profonde et sincère liberté qu'il applique aux différents champs de sa vie.

²⁹ Lettre du 19 octobre 1976.

³⁰ "On vit, on meurt. Quelle est la part de la volonté en tout cela ? Il semble qu'on se tue comme on rêve. Ce n'est pas une question morale que nous posons : Le suicide est-il une solution ?" *Le Révolution surréaliste*, 1er décembre 1924, p.2.

³¹ "Sur le suicide", in *Le Disque Vert*, janvier 1925.

³² Nadeau, Maurice, *Grâces leur soient rendues*, op. cit., p.117.

II - LES CHAMPS D'UNE VIE

A -) La Plume et le silence

Né le 15 août 1903 du mariage de Rosine Bertrand et Arthur-Emile Durand, Pierre grandit dans un milieu modeste, sa mère étant sans emploi une fois enceinte et son père caissier à la Samaritaine³³.

A la mort de ce dernier, en 1915, Pierre Durand se voit "jeter" à la rue parisienne afin de subvenir à ses besoins, sa veuve de mère ne pouvant payer des études secondaires. Dès lors, à 13 ans, il exerce divers petits métiers. Il est souvent dit qu'il fut correcteur d'imprimerie, chasseur au Grand Hôtel ou saute-ruisseau chez un agent de change. De la rue à la marge n'existe qu'un petit pas qu'il franchit sans doute, se livrant, ici ou là en "jeune voyou", au tour du "Bonneteau"³⁴, ou aidant au trafic de la fameuse "coco".

Il est alors en relation avec les milieux anarchistes et rencontre, entre autre, Marcel sauvage, fondateur de la revue libertaire nommée *L'Un*, selon la doctrine de Max Stirner. C'est dans ces pages que Pierre Durand signe son premier poème connu³⁵. De plus, Marcel Sauvage, rédacteur en chef de la revue *Action* de Florent Fels, introduit le jeune poète dans le milieu littéraire. Il y rencontre André Malraux, Marcel Arland, Georges Gabory, Aragon, Eluard, Antonin Artaud, Cocteau... tous adeptes de Max Jacob.

Au cours de ces mêmes jours de mars 1920, il fait la connaissance d'un autre jeune poète, René Edme. Avec la participation d'André du Bief, il fonde une éphémère maison d'édition, Le Signal, interdite par la police pour la publication de *Dionysos sourit*, recueil de poèmes nietzschéens et antimilitaristes. Autre tentative avortée, une feuille de la même veine intitulée simplement *Non*. Mais c'est dans *Le Pal*³⁶, page hautement pamphlétaire, que Pierre Durand signe son premier poème du nom de Pascal Pia³⁷, dont André du Bief est directeur et René Edme administrateur. Pia sera quelques temps inscrit comme membre de la rédaction. La revue précise en sous-titre que ces participants ne connaissent "ni la

³³ Cf annexe 1 pour l'acte de naissance de Pierre Durand.

³⁴ Jeu de hasard et d'escamotage qui se joue avec trois cartes ou trois gobelets.

³⁵ Cf annexe 2.

³⁶ Pieu dont une extrémité est aiguisé, donnant lieu au supplice du pal (empaler).

³⁷ Cf annexe 2.

Discipline des partis ni les Complaisances de la camaraderie". Autre pensée de la doctrine stirnerienne, le numéro 5 du 1er mars 1921 annonce comme un cri :

"Vous vouliez savoir ce que nous avons au fond de la peau, vous allez être satisfaits. Nous voulons qu'on nous f... la paix, nous voulons vivre sans qu'on nous enrôle dans un camp ou dans l'autre, dans une guerre nationale ou dans une guerre civile pour nous faire massacrer.
Nous voulons l'individualisme absolu."³⁸

Travaillant très tôt dans l'Enfer de la Bibliothèque Nationale où il cherche quelques oeuvres rares au profit d'éditeurs d'érotiques, il rencontre un grand nombre d'érudits du temps, tels que Frédéric Lachèvre, Elémir Bourges, Fernand Fleuret et Louis Perceau... Il y retrouve aussi Malraux, son compagnon de fouilles, de "chîneries" et de chants de goulantes dans les cours parisiennes.

Cependant, ces petits travaux littéraires ne nourrissent pas leur homme. Aussi, Pia joue-t-il d'un subterfuge éprouvé : "Nous avons adopté un système qui consiste à se faire congédier d'une maison de commerce ou d'une banque, n'y ayant travaillé que cinq ou six jours, afin de toucher le mois d'appointements à titre d'indemnité."³⁹.

Il exerce aussi différentes activités comme tenancier d'une loterie à sucre, sorte de baraque foraine, à Montmartre, attirant les clients en payant quelques prostituées pour qu'elles "stationnent" devant son cabanon.

Vivant d'expédients, il consacre ses jours libres à la recherche littéraire pour tel ou tel érudit (citons Pierre Dufay, l'homme aux nombreuses fiches bio-bibliographiques qu'il prête à Pia). Il écrit aussi quelques poèmes et critiques pour diverses revues belges et françaises, comme *La Bataille littéraire*, *Le Disque vert*, *Les Cahiers Idéalistes* ou encore *La Nouvelle revue française*.

Le 7 septembre 1921, Pascal Pia écrit à Maurice Van Essche, directeur de *Ca Ira*, une lettre témoignant de sa volonté de créer et d'être édité, ainsi que d'un mode de vie vagabond :

³⁸ Surval (André du Bief), "L'Individualisme absolu", in *Le Pal*, n°5, 1er mars 1921.

³⁹ *Pascal Pia*, Maurice Nadeau - Les Lettres nouvelles, op. cit., p.12.

"Mon ami Marcel Sauvage que vous avez accueilli à *Ca Ira* me conseille de vous envoyer cette prose et ce court poème. Publiez-les, s'ils vous conviennent, ou, veuillez me les retourner, dans le cas contraire. (...) - Précisant son adresse, il ajoute - Le hasard des hôtels et des fins de mois m'empêche de vous donner une adresse fixe."⁴⁰

Dès janvier 1922, à 19 ans, il devient le correspondant parisien de la revue anversoise, s'occupant activement du règlement des comptes, des dépôts en librairie (revues et éditions), de la recherche d'abonnés et de publicité, et enfin du recrutement de nouveaux collaborateurs⁴¹.

Pascal Pia entre de pleinement dans le monde littéraire, jouant très souvent les intermédiaires entre les revues (*Action* et *Ca Ira* par exemple) et, plus souvent encore, entre les hommes. "Plaque tournante", il introduit André Salmon, Paul Morand, Jean Cocteau et René Edme (pour ne citer qu'eux) en Belgique, et inversement Paul Neuhuys en France. Au carrefour littéraire franco-belge, Pia donne même une conférence au club "Artes" d'Anvers (ou Bruxelles ?) : "Après avoir dit quelques mots sur la poésie, j'examine quelques jeunes poètes, puis les faiseurs de haï-kaï, l'optique du langage dont s'inquiète Jean Paulhan, la poésie Paul Eluard et la défense du langage poétique"⁴².

Impliqué et engagé dans son univers, Pascal Pia travaille aussi à un roman et à une oeuvre poétique incessamment retouchés, comme en témoigne bien des lettres :

"*La Fille et le Matelot* a changé de titre. Ayant épuré soigneusement cette plaquette et ajouté quelques nouveaux poèmes, je l'ai intitulée *La Fiasque et le Violon* : un poème en prose, le dernier du recueil justifie ce titre. Le manuscrit doit être à l'heure actuelle entre les mains de Sauvage ou de Fels. Je ne sais pas encore exactement dans quelles conditions et par quelle firme, il sera édité."⁴³

Et un mois plus tard, il précise : "Ma plaquette de poèmes *La Fiasque et le Violon* paraîtra l'année prochaine, vers février sans doute. (...) Jean Cocteau m'a trouvé un éditeur.

⁴⁰ Lettre adressée à Maurice Van Essche, 7 septembre 1921. Archives privées de Georges Schmits.

⁴¹ Une lettre à Maurice Van Essche du 4 janvier 1922 pose toutes les propositions de Pia en ce domaine. Elles sont acceptées le 11 du même mois.

⁴² Lettre du 28 mars 1922, adressée à Maurice van Essche.

⁴³ Lettre datée du 18 novembre 1921, à Paul Neuhuys.

Mais il me reste les démarches à faire"⁴⁴. Son recueil de poèmes demeure longtemps inachevé et Pia précise à Neuhuys en mai 1922 : "Je l'ai encore remanié. Ai supprimé quatre poèmes, refait les poèmes en prose et ajouté deux poèmes en vers. Enfin je n'ai plus une seule copie de cette plaquette : la version actuelle a donc des chances d'être définitive, le tout s'intitule *Feu de Paille*."

Titre changeant et insatisfaction personnelle touchent de la même façon son roman. Perfectionniste ou nihiliste, il semble hésiter à se lancer dans l'édition de ses oeuvres. La poétique du jeune Pia se rapproche de la "théorie de la valeur et du sens des mots esquissés par Jean Paulhan", en quête d'une écriture honnête. Il en parle en ces mots : "A mon avis, il y a à réformer l'optique du langage, mais c'est un travail rigoureusement personnel. (...) il s'agit maintenant d'éprouver les mots. On en a trop employé auxquels le sens ne s'attachait pas"⁴⁵. La poésie de Pia, se voulant simple puisque consciencieux, prône donc la valeur par le vrai, caché dans le sens initial et profond du mot.

Le 1er juillet 1922 disparaît René Edme, ouvrant aux pieds de Pia le gouffre béant d'où jaillit peut-être l'âpre conscience de la vanité des choses. Au cours de la même année, il rencontre Eddy Du Perron pendant une "foire aux croûtes" à Montmartre. Fraîchement débarqué des Indes néerlandaises, Du Perron veut découvrir l'Occident et sa culture, ainsi rejoint-il, sans ses riches parents, la colline du Sacré-Coeur. Aussi, Pia l'introduit dans le petit monde de l'avant-garde parisienne et auprès de Malraux, qui deviendra son grand ami.

Cependant, le 10 novembre 1923, après avoir travaillé quelques mois chez Albin Michel, Pierre Durand est appelé sous les drapeaux pour 18 mois. Sa réputation d'antimilitariste le fait envoyer dans l'unité disciplinaire du 3ème Zouave de Constantine. Là, il se serait fait passer pour analphabète et un adjudant lui aurait brisé une bouteille sur le crâne, le paralysant un temps du côté droit. Désabusé et hospitalisé, il écrit malgré tout à Marcel Arland :

⁴⁴ Lettre adressée à Paul Neuhuys, le 23 décembre 1921.

⁴⁵ Lettre du 16 mars 1922, adressée à D.J. d'Orbaix, directeur de la revue belge *La Bataille littéraire*.

"Voilà du moins mes projets les plus immédiats. Proposer à Gallimard (qui refusera peut-être) quelques poèmes - certains vieux déjà de 4 ans, d'autres plus récents - qui ne pourraient faire qu'un recueil assez mince : *Le Bouquet d'orties*. Et qu'il n'en soit plus parlé. Lui donner ensuite le petit roman auquel je travaille, le lui donner quelques mois plus tard. Je compte lui proposer très prochainement les poèmes, et au besoin, m'engager par contrat à lui soumettre les livres que je pourrais écrire. (...) J'occupe les instants creux de la journée à relire les poèmes assez courts qui font le *Bouquet*. Et j'hésite encore, il me semble bien qu'ils ont autant de droit à être brûlés plutôt que publiés."⁴⁶

Ce petit roman antimilitariste, intitulé *Les Barrières*, est-il celui qu'il avait commencé ?

Les poèmes du *Bouquet d'orties* sont-ils ceux du *Feux de Paille* ? Rien n'est moins sûr !

Au cours de ces journées militaires, Pia semble réfléchir et radicaliser son jugement. Sa correspondance avec Franz Hellens laisse apparaître un état latent de crise intellectuelle, que permettent d'entrevoir les mots adressés à Marcel Arland. Prise de conscience et goût de sable, l'inanité le gagne.

En octobre 1924, il rentre réformé en métropole et semble signer un contrat pour deux ouvrages chez Gallimard, comme il l'annonce à Franz Hellens le 2 novembre. Se déroule alors un épisode inattendu et unique que rapporte Jean Paulhan à Marc Bernard : "Il y a quelques années il (Pia) m'avait apporté des poèmes ; quand je lui dis de bien vouloir corriger les épreuves, il les a déchirées et jetées dans la corbeille à papier. C'était la première fois et ce fut la dernière où eut lieu une scène pareille à la Nouvelle Revue Française."⁴⁷

Pia, déchirant poèmes et roman, refuse ainsi un possible destin littéraire au sein de la constellation Gallimard. Dans une lettre de juillet 1974, il écrit à Georges Schmits, en quelques termes dénués de regrets :

"Voici cinquante ans, j'ai obtenu de Gallimard qu'il renonce à faire paraître dans une collection intitulée "Une oeuvre un portrait" une plaquette dont la composition typographique était achevée puisque c'est en me relisant sur épreuves que je me suis avisé de l'inanité de ces poèmes. Les publier alors eût été pardonnable. Aujourd'hui je serais sans excuses (...)"⁴⁸.

⁴⁶ *Pascal Pia*, Maurice Nadeau - Les Lettres nouvelles, op. cit., p.20.

⁴⁷ Ibid, p.23.

⁴⁸ Lettre du 16 juillet 1974, à Georges Schmits.

Il s'engage alors dans l'ombre littéraire et le jeu des masques. Dès décembre 1924, il prépare un faux Baudelaire (*A une courtisane*), et reconstitue (ou écrit ?) *Le Cortège priapique*, signé Apollinaire. Au grand jour, il travaille pour quelques universitaires dont il est l'obscur auteur. Le plus reconnu n'est autre que Frédéric Lachèvre, spécialiste de la littérature du XVIème siècle. La fonction de Pia consiste à discuter les opinions de l'érudit autour de documents rares. Aussi, Pia est-il en ce sens le premier "nègre critique".

Commence donc, après le rejet de la clarté, l'activité secrète et clandestine tenue plus ou moins régulièrement de 1924 à 1927. Cependant, cette dernière année marque un changement notoire dans le comportement de Pascal Pia, un changement personnel et influent, modifiant son mode de vie.

B -) Des "journalismes"

Accompagnant en Belgique son ami Eddy Du Perron, Pascal Pia rencontre Suzanne Lonneux qu'il épouse le 12 novembre 1927. Dès lors, la vie de couple nécessitant une certaine stabilité professionnelle, il se tourne vers le journalisme, sans trop s'éloigner de l'édition parfois clandestine. Indépendant et conservant son goût de la marge, il traverse équipes et salles de rédaction de diverses tendances sans jamais renier sa philosophie. Aussi parlons-nous de "journalismes" en évoquant son parcours, depuis le soigné *Voilà* au démagogue *Paris-Soir*, via le tenace *Alger-Républicain*. C'est de cette variété des expériences que naît chez Pia un idéal journalistique propre à l'avisé *Combat*.

En 1928, Albert Bayet, Georges Gombault et Emile Glay fondent un hebdomadaire d'inspiration "radicale de gauche", autour de Georges Boris et Louis Perceau... Et *La Lumière* fut. Rémunéré "à la pige", Pascal Pia est alors engagé comme secrétaire de rédaction, par l'ancien compagnon d'Enfer de Fleuret et Apollinaire.

Cependant, la crise de 1929 frappant le monde de l'édition, il donne régulièrement des articles et reportages au *Voilà* de Gaston Gallimard et Florent Fels, hebdomadaire

mondain à la vision large, mêlant enquêtes du quotidien, courrier des lecteurs, nombreuses photos, aussi bien d'animaux que de femmes dévêtues.

Ce n'est qu'en 1936, et pour quelques mois, qu'il accepte une situation bien plus permanente au *Progrès* de Lyon, quotidien d'information régionale de gauche au radicalisme modéré. Mais avec la victoire du Front populaire aux élections législatives de 1936, Pascal Pia regagne la capitale pour y prendre le poste de chef des informations d'un nouveau journal communiste, à la demande de Louis Aragon. Lancé le 2 mars 1937, *Ce Soir* reprend la présentation et quelques formules du *Paris-Soir* de Prouvost et Lazareff, au service d'une ouverture d'esprit et d'une célébration des loisirs.

Recommandé et choisi par Jean-Pierre Faure, Pascal Pia quitte à nouveau Paris, au cours de l'été 1938, et retrouve le soleil d'Algérie, connu lors de son service militaire, ainsi qu'un poste de rédacteur en chef. Prolongeant le courant front populiste, *Alger-Républicain* entre dans un dessein plus vaste visant à donner un quotidien de gauche aux trois grandes métropoles d'Algérie. Si *Constantine-Républicain* ne verra jamais le jour, *Oran-Républicain* existe déjà. Cette tentative de "journalisme coopératif, dégagé des puissances d'argent et des inféodations politiques"⁴⁹ l'attire à Alger, avec femme, enfant et bibliothèque. Les statuts du journal⁵⁰ garantissent une liberté d'action de par ses différents articles. Ceux-ci prévoient l'impossibilité du cumul de fonction politique et de responsabilités journalistiques, une administration bénévole, la limitation du nombre d'actions souscrites par individu et l'égalité d'une voix par actionnaire. La souscription ouverte au peuple fait de la naissance d'*Alger-Républicain* un accouchement laborieux. En effet, annoncé au premier janvier 1938 par une communication du 27 novembre 1937 dans *L'Algérie ouvrière*, le premier numéro d'*Alger-Républicain* ne sortit que le 6 octobre 1938.

N'ayant que peu de moyens financiers, Pascal Pia recrute, dès septembre, de nouveaux journalistes dont un jeune homme de 25 ans nommé Albert Camus.

Suivent alors, d'enquêtes en reportages, une quête de justice et de vérités mettant à mal le régime colonial en place. Prônant une équité sociale et un acheminement des

⁴⁹ *Cahiers Albert Camus*, t.3, *Fragments d'un combat : 1938-1940 Alger-Républicain*, Gallimard, p.31.

⁵⁰ *Ibid*, pp.61-86.

habitants d'Algérie vers une égalité politique, *Alger-Républicain* prolonge le projet Blum-Violette de mars 1938, élargissant le droit de vote à une certaine catégorie d'autochtone.

Cependant, en perpétuelle recherche de contributions (pour cette raison, les collaborateurs de la presse officieuse appellent *Alger-Républicain* "le petit mendiant") et devant faire face à la censure imposée par l'administration coloniale au nom de l'état de guerre, le journal de Pia se débat dans une étouffante impasse, tant conjoncturelle que politique. Dans une lettre de décembre 1970⁵¹, Pascal Pia écrit à ce propos :

"Les locations de lignes télégraphiques France-Algérie étaient interrompues, - du moins pour nous. On savait que nous n'aurions pas les moyens de maintenir un service de distribution dans tout le département d'Alger ; bref, nous devions mourir d'asphyxie dans les huit jours. Comme nous mesurons nous-mêmes toutes ces difficultés, je pris la décision - l'administrateur délégué mobilisé m'avait transmis ses pouvoirs - de substituer à *Alger-Républicain* une feuille de deux pages, vendue seulement dans Alger et sa banlieue, par crieurs, dès le début de l'après-midi."

Aussi, le 15 septembre 1939, un bref message d'*Alger-Républicain* signale :

"A partir d'aujourd'hui lisez tous les après-midis *Le Soir-Républicain* qui vous donnera une information complète sur les événements de la nuit et vous apportera les premières nouvelles de la journée."

Mais le problème, même limité, n'en demeure que déplacé, car la nouvelle feuille reste confrontée aux officiers-censeurs. Les dettes et l'épuisement prochain du stock de papier font du journal une vitrine plus acide que jamais. Camus et Pia s'opposent aux deux capitaines de cavalerie affectés à la surveillance du quotidien, par l'usage de pensées et citations signées Voltaire, Hugo et autres... parfois apocryphes. Derniers cris avant de disparaître, *Le Soir-Républicain* défend le droit à la libre critique et lutte contre le bourrage de crâne. Parce qu'elle flirte avec la clandestinité, la feuille finit par être interdite. Pascal Pia explique :

"Cela a abouti à une suspension définitive du journal, prononcée par arrêté gubernatorial [sic!] en janvier 1940. Si le signataire de l'arrêté avait su

⁵¹ Ibid, pp.57-60.

que nous n'avions même plus assez de papier pour le numéro du jour suivant, il eût certainement préféré ne pas nous aider à mourir"⁵²

Alger-Républicain et *Soir-Républicain* disparaissent ainsi tels des martyrs de l'administration et de l'inégalité que celle-ci impose et refuse d'admettre. De cette expérience algéroise, laboratoire intellectuel par excellence, semble naître une sourde volonté journalistique qu'incarneront *Combat* et ses valeurs.

Sous la surveillance des services officiels, Pascal Pia quitte Alger pour la métropole comme l'indique un rapport de la police du port datée du 8 février 1940 :

"Durand Pierre, alias Pia Pascal, directeur du journal interdit *Soir-Républicain*, a quitté Alger à 11 heures sur le *Ville-d'Alger*, avec sa belle-mère, Angenot Marguerite, de nationalité belge, sa fille (2 ans) et sa femme."⁵³

Il retrouve un poste de secrétaire de rédaction à *Paris-Soir*. Il y travaille essentiellement à la mise en page et au marbre, exerçant des fonctions purement techniques et obtient, dès mars 1940, un poste similaire pour Camus qui rejoint le journal à Paris.

Au déclenchement réel des hostilités, le soldat Pierre Durand est mobilisé à Maison Laffitte, au DGI 211, 20ème Compagnie, 3ème section.

Le 12 juin, la Wehrmacht aux portes de la capitale, le journal de Prouvost et Lazareff se replie sur Lyon, via Clermont-Ferrand. Ainsi, en septembre 1940, la rédaction de *Paris-Soir* emménage au fond d'une cour, dans un ancien magasin de confection. C'est là, durant le même mois, que Pia rejoint l'équipe et son poste après avoir traversé la France à pied, dit-on. Sa guerre et sa débâcle forment un récit étonnant, mais révélateur. Sa petite unité aurait été oubliée dans un bois sans ordre de repli, à l'arrivée des troupes allemandes à Paris. Il aurait alors, en fidèle et habitué de la clandestinité, échappé à tout emprisonnement pour se faire démobiliser en zone non-occupée, avant de rejoindre les siens, puis Lyon.

⁵² Ibid, p. 60.

⁵³ Todd, Olivier, *Albert Camus, une vie*, op.cit., p.220.

Curieusement en 1941, on retrouve Pascal Pia au Comité de défense des journalistes (CDJ), regroupant des rédacteurs lyonnais contre "l'établissement d'un Ordre professionnel sur le modèle allemand ou italien"⁵⁴ de la presse.

Ce n'est qu'en novembre 1942, avec l'entrée des troupes allemandes en zone libre, que le quotidien se saborde. Pascal Pia retrouve pleinement ces activités littéraires, jusqu'à l'été 1943 et son entrée en Résistance dans les rangs de Combat.

Mêlant ainsi clandestinité et journalisme, il participe à différentes activités. Rédacteur en chef du *Combat* clandestin et responsable régional du service Recrutement-organisation-propagande du mouvement, il devient, en outre, un permanent des Mouvements Unis de la Résistance et de la Commission, puis Fédération, de la Presse Clandestine.

Son activité de résistant ayant déjà été évoquée, revenons au journaliste.

Au soir du 21 août 1944, portant le numéro 59, le premier *Combat* libre se vend à la criée sur les barricades, déjà orné d'un prestige, d'une originalité et d'un profond espoir. Déclarant ses références⁵⁵ et ses volontés de rénovation morale pour "en finir avec l'esprit de médiocrité et les puissances d'argent"⁵⁶, la simple feuille promet la Révolution après la Résistance.

De la Libération à 1947, le premier *Combat* offre une vitrine singulière à ses lecteurs. Une rédaction d'exception (Albert Camus, Albert Ollivier, Maurice Nadeau, Roger Grenier, Georges Altschuler...), détachée de tout parti et organisation politique ou financière, se met au service d'un traitement critique de l'information à seule fin d'éclairer l'opinion.

Son originalité réside à la fois dans ses longs éditoriaux de réflexion, dans sa revue de presse, lieu des jugements et de positionnement du journal, et dans ses articles cherchant la genèse et le prolongement des faits. Le tout forme un quotidien d'analyse et d'idées aspirant à une régénération de la société par une information objective. En effet,

⁵⁴ Delporte, Christian, *Les Journalistes en France*, Seuil, coll. "XXè siècle", p.361.

⁵⁵ Cf. annexe 5.

⁵⁶ *Combat*, n°59, 21 août 1944.

encore enveloppé de l'aura de la clandestinité, le journal ouvre la voie à un nouveau journalisme dit "critique", selon les termes de Camus, dont il développe les idées dès août et septembre 1944. Jouant ainsi un rôle de guide intellectuel, *Combat* prône un journalisme de société, confrontant sources et témoignages, remettant les pouvoirs en question.

L'antithèse, ou modèle repoussoir, s'apparente alors à la formule du feu *Paris-Soir*, incarnant, aux yeux de Pia, le sensationnalisme, la facilité et la démagogie. Politique intérieure française, politique internationale, questions sociales et vie culturelle forment les pages de *Combat*, négligeant crimes et faits divers repris par Lazareff et les siens. Pas de sang à la une, pas plus de tribune politique.

Cette conception du journalisme, forme d'écriture historique du présent, n'est que l'outil d'une "épuration" voulue plus profonde. Il s'agit en fait de rénover les mentalités et le sens civique en changeant toutes les élites et en limitant l'influence des partis politiques et des milieux financiers. Là est la Révolution...

Si Albert Camus est la vedette du journal (ne parle-t-on pas du *Combat* de Camus ?), Pascal Pia en est l'âme et l'artisan. Relisant chaque mot depuis l'éditorial aux petites annonces, ne réécrivant aucun texte sinon pour une aisance et une lisibilité accrue, il donne le style et le ton au quotidien, décidant de l'importance des articles, de leur titre et de leur emplacement. Ainsi, la méfiance permanente et la farouche indépendance affleurant au fil du journal est-elle, plus qu'une volonté commune à l'équipe rédactionnelle, une ombre ou un reflet de la personnalité de Pia.

Nommé par ses pairs à la direction de *Combat*, il assume les responsabilités du journal le plus apprécié et le mieux écrit de la Libération, façonnant bien des esprits de l'immédiat après-guerre, des professeurs aux étudiants. D'une autorité laconique mais incontestée, il réalise sans doute le journal dont il rêvait, et semble, secrètement, croire aux chances et aux visées de *Combat* : "Nous avons une grosse bataille à mener et une large place à prendre. Si nous pouvons poursuivre avec la liberté que nous avons eue jusqu'à présent, nous gagnerons la partie"⁵⁷. Mais à l'enthousiasme et à la fièvre des premiers jours succède bientôt son profond scepticisme. Nihiliste (ou réaliste) dans l'âme, il dit à son

⁵⁷ Lettre du 1er septembre 1944, adressée à son épouse, Suzanne, restée en province.

équipe : "Nous allons tenter de faire un journal raisonnable. Et comme le monde est absurde, il va échouer"⁵⁸.

Formé de personnalités fortes et venues d'horizons divers, "*Combat* c'était comme l'Europe de Metternich"⁵⁹. Mais, l'élan et l'esprit de la Résistance s'essoufflent et les partis reprennent progressivement leurs places et leurs rôles. Aussi, l'édifice *Combat* se fissure. Pascal Pia, s'il a su canaliser la pluralité politique de son équipe, ne peut faire face aux divisions naissantes et latentes, d'autant plus que le quotidien s'efforce de rester le conservatoire des idées et de la réflexion résistante.

Aux soucis internes s'ajoutent rapidement des problèmes économiques liés à la concurrence, notamment celle du *Monde* d'Hubert Beuve-Méry. Parachevant le tout, les grèves des ouvriers du livre de 1946-1947 viennent tarir les ultimes ressources du quotidien. Devant la faillite de *Combat*, Charles de Gaulle offre des fonds sans autre condition que le maintien de Pia en tant que directeur. Il aurait d'ailleurs glissé à l'oreille de Malraux : "Vos amis de *Combat*, dommage que ce soit des énergumènes. Ils sont les seuls honnêtes". Mais toujours au nom d'une immuable indépendance et refusant donc dons et repreneurs, Pascal Pia propose le sabordage du journal. Son idée rejetée, il prend pour la première fois, en mars 1947, quelques jours de vacances, et le 31 du mois, dans un télégramme adressé à Jacqueline Bernard, il annonce qu'il ne reviendra pas. Et le 3 juin 1947, *Combat* change de main.

Sans doute encore amer de cet échec, Pascal Pia écrit vingt ans plus tard à son ami Robert Fleury :

"Prenez garde à ne pas vous imposer un régime de travail excessif. Ca m'est arrivé après la Libération, et je m'en suis toujours repenti. Pendant un peu plus de deux ans, j'ai pratiquement donné tout mon temps à un quotidien où j'arrivais vers 1 h. de l'après-midi pour en repartir vers 2 h. du matin. Après cela, je n'ai plus été bon à rien."⁶⁰

⁵⁸ Grenier, Roger, *Pascal Pia ou le droit au néant*, op. cit., p.66.

⁵⁹ Parole de Pierre Kaufmann, reporter à *Combat*. Guérin, Jeanyves, *Camus et le premier Combat*, Ed. Européennes Erasme, p.79.

⁶⁰ Lettre du 24 décembre 1967 adressée à Robert Fleury.

Au cours de ces mêmes années de libération et en plus des colonnes de *Combat*, Pascal Pia affirme davantage sa volonté d'un renouveau social des esprits. En effet, à partir de mai 1945, il est titulaire à la première instance de la Commission Nationale d'Épuration du Journalisme Professionnel (CNEJP). Ce comité, opérant un tri parmi les journalistes, régule la profession en vertu du statut de 1935. Pascal Pia rapporte même certains dossiers au tribunal professionnel, comme celui de Jules Rivet, chroniqueur du *Canard enchaîné*, passé trop tôt au *Petit parisien*.

En septembre 1945, le projet moral journalistique de la Résistance se concrétise par la création du Centre de Formation International (CFI), autour de Philippe Viannay. Pascal Pia et Albert Camus comptent parmi les professeurs de la première année du centre, session 1946-1947, encadrant "les jeunes hommes qui se sont révélés dans le combat soit clandestin soit de la France libre, et qui, volontairement, ont abandonné pendant des années leur formation ou leurs études"⁶¹

Si pour lui le journalisme n'a jamais été qu'une source de revenus, il y consacra pourtant une grande partie de sa vie. Ainsi façonné par des "journalismes" et tirant les conséquences de son expérience et de son parcours, Pascal Pia détermine sa volonté d'un journal libre et réfléchi avec *Combat*. Aussi, dans cette optique, prend-il le parti d'agir. Que ce soit au sein de la Fédération de la Presse Clandestine établissant les bases, au cœur du CNEJP épurant les rangs, ou au CFI installant les fondations, Pia contribue au renouveau depuis la conception jusqu'à l'enseignement.

Après l'expérience *Combat* et son relatif insuccès, Pascal Pia se rapproche de Malraux et De Gaulle, en 1947. Plus gaullien que gaulliste, il entre au Rassemblement du Peuple Français (RPF) et dirige quelques temps l'agence de presse Express, puis travail au *Rassemblement*, journal du parti.

Toujours dépourvu d'opinion et de volonté politique, il tient, plus ou moins régulièrement de mai 1948 à février 1949, une chronique de l'imaginaire. Jouant de sa bonne connaissance des lettres et de ses contemporains, il écrit de surprenant "à la manière

⁶¹ *Histoire générale de la presse, t.5, de 1958 à nos jours*, P.U.F., p.449.

de". Editoriaux, propos ou revues de presse imaginaires, sa participation au journal du mouvement gaulliste prend parfois l'aspect d'articles "historiques" rappelant, par exemple, les journées de la Libération.

En 1950, rédacteur en chef, pour quelques mois, au *Carrefour* d'Emilien Amaury, Pascal Pia entre dans le jeu des secrets et révélations. L'année est marquée par la sombre intrigue politico-militaire de l'Affaire des Généraux, vaste cabale touchant à la divulgation monnayée d'informations tant sociales que stratégiques, concernant l'Indochine. Dénonçant les silences et les manipulations des pouvoirs, mentionnant au passage l'affaire des piastres, il est entendu par la Commission d'enquête pour avoir mis en cause Paul Auriol, fils du premier président de la IV^{ème} République, Vincent Auriol⁶².

Au sortir de ces quelques écrits, sa participation non littéraire dans les périodiques se fait encore plus irrégulière, mais indispensable. A presque 63 ans, il écrit à Robert Fleury : "Le journalisme me dégoûte pourtant de plus en plus, mais c'est la principale de mes ressources, et ce n'est pas à mon âge qu'on peut s'en procurer de nouvelles et de plus avantageuses"⁶³. Il signe donc quelques éditoriaux à *Paris-Presse*, des chroniques de politique étrangère au *Journal du Parlement*, et d'autres articles pour le *Bulletin de Paris*, avant de choisir le silence politique à la fin des années 1960.

Pourtant, jamais au cours de ces longues années de journalisme, il n'abandonne les travaux littéraires, se permettant même quelques étonnantes découvertes.

C -) Savoir et édition ou les vestiges d'une érudition

Depuis les différents journalismes approchés jusqu'à la résistance de *Combat*, Pascal Pia ne se désintéresse à aucun moment des choses des Muses. Les années 1930 et ses difficultés économiques voient la publication de plusieurs ouvrages signés Pia. Il est

⁶² Pia, Pascal, "On fait erreur à l'Elysée !", *Carrefour*, 21 mars 1950, pp.1 et 3.

⁶³ Lettre à Robert Fleury, datée du 2 août 1966.

notamment l'auteur, dans les collections "Sculpteurs" et "Peintres nouveaux" de Gallimard, de deux livrets qui présentent en quelques pages Manolo et André Masson. L'année suivante, il fait paraître chez A.M. Stols, éditeur hollandais, les *Oeuvres complètes* d'Arthur Rimbaud, avant de nouvelles trouvailles.

La guerre ne freine en rien son activité littéraire, bien au contraire. Avec la quotidienneté de l'Occupation se met en place une collaboration intellectuelle, plus ou moins visible. Percevant le jeu perfide et insidieux ainsi pratiqué par les autorités, tant allemandes que vichysoises, Pascal Pia développe un projet de revue littéraire en zone libre, dont le titre ne pouvait que charmer Camus. *Prométhée* devait être le pendant émancipé de la *Nouvelle Revue Française* (NRF), alors "abetzisée" dans les mains de Drieu la Rochelle. Les oeuvres d'auteurs interdits ou refusant de participer à la NRF seraient ainsi publiées. Dès 1941, Pia collecte manuscrits et promesses d'adhésions, dont celles de Queneau, Malraux ou Groethuysen par l'intermédiaire de l'omniprésent Jean Paulhan, habitué au double jeu. Mais lorsque Pia sollicite du Gouvernement de Vichy l'autorisation nécessaire à la publication de la nouvelle revue littéraire, il se voit placé, par les autorités allemandes, sous la surveillance de la Sûreté générale. Et le 14 juin 1941, Paulhan écrit à Franz Hellens que "Vichy refuse la revue de Pia, on va essayer autre chose"⁶⁴. Autre chose ? Pour Pia se sera finalement *Combat*.

Il est aussi à l'origine de la publication du triptyque "absurde" de Camus, révélant ainsi le talent de son ami. A partir du 18 avril 1941, Camus envoie d'Oran les manuscrits de *L'Etranger*, puis *Caligula*, à Pascal Pia en contact avec Paulhan et Malraux. C'est à ce dernier qu'il les fait parvenir après une lecture enthousiaste, partagée avec Francis Ponge. *Le Mythe de Sisyphe* suivra, plus tard, le même chemin. Ainsi, fin septembre 1941, les trois "absurdes" sont chez Gallimard. Le 15 juin 1942 paraît *L'Etranger*, suivi le 16 octobre du *Mythe de Sisyphe* (*Caligula* ne sortira des presses qu'en 1944), lançant la brève mais influente carrière littéraire d'Albert Camus.

Cependant ces quelques ressources semblent bien maigres lorsqu'il se trouve piégé en métropole, après le débarquement allié en Afrique du Nord et la réplique stratégique

⁶⁴ Paulhan, Jean, *Choix de lettres*, t.II, 1937-1945 : *Traité des jours sombres*, Gallimard, p.218.

allemande. "Comme des rats", écrit-il au 11 novembre 1942 de son journal. Là encore, Pia intervient et obtient de Gallimard, toujours via Malraux et Paulhan, une place de lecteur pour Camus, au revenu de 2.000 francs par mois.

S'engageant pleinement dans l'expérience *Combat* et l'action résistante, quelques années passent avant qu'il ne revienne à la littérature et ses hommes.

En 1949 se joue l'épisode de *La Chasse spirituelle*⁶⁵, faux Rimbaud issue des plumes de Nicolas Bataille et "Akakia-Viala". Pia est-il l'arroseur arrosé ? Le mystificateur mystifié ? Toujours est-il que certains de ces proches l'imaginent bien davantage à l'origine ou chef-d'orchestre de ce pastiche dit maladroit, édité par le Mercure de France et préfacé par Pia⁶⁶.

Inspirés du modèle américain, les clubs se développent en France après la fondation du Club Français du livre en 1946. S'il symbolise un renouveau au coeur du monde de l'édition, le phénomène s'étend à tous les champs de la lecture, depuis les grands classiques de la littérature aux encyclopédies les plus vastes. Les nouveautés majeures associées à l'émergence des clubs tiennent au mode de commercialisation indirecte. La rupture du rapport choix-achat, liant le livre à son lecteur, modifie les lignes éditoriales pour la simple passivité d'une réception à domicile, dans le cadre d'achats annuels. Souvent, les ouvrages proposés par les clubs sont soigneusement reliés et présentés, faisant du livre un objet luxueux.

Pascal Pia, fraîchement diplômé du grade de Satrape au Collège de 'Pataphysique, s'engage dans cette activité éditoriale dès 1952. Ainsi, il fonde l'éphémère Club des Fermiers Généraux, devenu rapidement un nouveau bague, ainsi qu'un gouffre financier.

Il est présent au Club du meilleur livre, créé la même année où il participe à l'enrichissement des textes préoccupant le Club.

En 1958, Claude Tchou quitte le Club du livre du mois pour fonder un club de livres érotiques, le Cercle du livre précieux. Avec ses volontés de réédition d'ouvrages lascifs et méconnus auprès de quelques 12.000 abonnés, le Club de Tchou attire Pascal Pia.

⁶⁵ Morrissette, Bruce, *La Bataille Rimbaud*, A.G. Nizet, 1959. Cet ouvrage demeure essentiel dans la compréhension de l'affaire, rapportant bon nombre de pièces et de témoignages.

⁶⁶ Rimbaud, Arthur, *La Chasse spirituelle*, Mercure de France, 1949.

Retrouvant peut-être le caractère discret et confidentiel de l'édition qu'il a connu plus jeune, Pia dirige deux collections du Cercle : "Le Cabinet rose et noir" et "L'Ecrin secret du bibliophile". Le programme de publication, envoyé aux différents membres du Cercle, semble parfaitement résumer l'esprit et l'intention de Pia en la matière :

"Le Cercle du livre précieux entend réagir contre l'hypocrisie du siècle. Dans le pays où la tradition gauloise va paradoxalement de paire avec une excessive pudeur dans les choses de l'amour, un interdit tenace, en dépit des plus audacieuses conquêtes du roman contemporain, s'est toujours opposé à la révélation des grands monuments de la littérature érotique du passé (...). Nous n'avons point l'intention de participer au commerce de la littérature "sous le manteau", dont la grossièreté n'égale que la mauvaise présentation et l'indigence du style. Mais nous tenons que certains chefs-d'oeuvre anciens ne peuvent être ignorés de l'homme cultivé de notre temps"⁶⁷.

Peut-on parler d'édition à la fois clandestine et officielle ? Marque de l'évolution des moeurs, la pratique autrefois secrète et interdite exercée par Bonnel et Pia, peut se constituer en société légale dans les années 1950.

Pascal Pia oeuvre ainsi à la recherche littéraire, comme en témoigne sa préface au *Manuel d'érotologie classique* de F.K. Forberg, tout comme son introduction au fameux *Album Zutique*.

La même année que son Club des Fermiers Généraux, Pia retourne à la critique littéraire. Il publie un *Baudelaire par lui-même*, suivi, en 1954, d'un *Apollinaire par lui-même*. Qui mieux que Pia pouvait faire oeuvre biographique des hommes dont il a si souvent revêtu les habits ? Et Pia, toujours mécontent, n'évoquera jamais ces deux ouvrages, sans parler du dégoût ressenti à la vision de son nom en couverture.

En quelques 1.138 chroniques littéraires tenues à *Carrefour* de 1955 à 1977, Pascal Pia établit la plus importante partie de son oeuvre. Jouant de sa mémoire encyclopédique et de sa connaissance acquise par des décennies de recherches, il développe une critique littéraire au style vif et allègre, laissant faussement croire à une écriture immédiate. La critique est alors accessible à tous, ouvrant ces mots à l'oeuvre et à son auteur, qu'ils soient du XVIIème ou du XXème siècle. Là aussi en quête du mot juste, sa plume parfois

⁶⁷ Fouché, Pascal (dir.), *L'Édition française depuis 1945*, Ed. du Cercle de la Librairie, p.142.

mélancolique ou insolente, apporte précisions bio-bibliographiques, corrige erreurs ou idées tenaces, avec une sûreté et une rigueur reconnues.

Aussi, Maurice Nadeau se lance-t-il dans la confection d'un recueil de ces chroniques, ne souhaitant pas voir disparaître entièrement ces petits travaux hebdomadaires. Pia refuse toute participation, rejetant tous choix et relecture. Désabusé par la vie, il écrit au directeur des Lettres Nouvelles :

"(...) je ne saurais souscrire à ton projet. Mes articles de *Carrefour* ne méritent en aucune façon d'être recueillis. (...) Il serait extravagant d'attacher quelque importance à mes besognes de journaliste. Ce qui me les rend supportables, c'est précisément la conviction d'écrire sur du sable. Ce que je fais ira au barathre avec moi, et ce sera très bien ainsi...."⁶⁸.

Malgré tout, Maurice Nadeau publie ce recueil de critiques et Pia, toujours frappé de la nausée du persistant, avertit ses proches, comme s'excusant de la parution d'un livre portant son nom : "(...) je vous préviens que je ne suis en rien responsable de cette publication due à un ami plus riche de bons sentiments que judicieux".

En effet, ses écrits sont à ses yeux de simples feuilles nourricières, aux mots sincères mais distants.

Refusant le rôle de critique littéraire, il préfère signaler que ses mots ne sont "pas autre chose que des propos de simple lecteur"⁶⁹.

Incontournable sur le plan littéraire au cours des années 60 et 70, il collabore avec Louis Forestier à une édition complète des oeuvres de Charles Cros, en 1964. Six années plus tard, il établit le recueil des *Poésies complètes* de Jules Laforgue, dont il augmente l'édition de soixante six poèmes inédits, pour le Livre de Poche. Il en réécrit intégralement les préfaces pour une réédition chez Gallimard en 1977. 1970 est aussi l'année au cours de laquelle Claude Gallimard, nouvelle directrice du Mercure de France, fait appel à Pia pour "la révision et l'achèvement d'un *Dictionnaire des oeuvre érotiques*

⁶⁸ Lettre du 7 mars 1969, reprise dans *Grâces leur soient rendues*, op. cit., p.123.

⁶⁹ "Un septuagénaire éveillé", in *Carrefour*, 23 janvier 1957.

entrepris à la légère par des gens qui n'étaient pas autrement compétents"⁷⁰. L'Enfer est décidément son jardin.

Au tournant de la décennie, de 1969 à 1971, il travaille aux *Oeuvres complètes* de Maupassant, en dix-sept volumes dont un composé d'inédits. Encore au Livre de Poche, il préface longuement, en 1972, une réédition du *Jacques Vingtras* de Jules Vallès, en trois ouvrages.

A presque 70 ans, il fait invariablement (et nécessairement) de sa vie un enfer, mêlant travaux périodiques et multiples recherches littéraires. Aussi, faute de "loisirs", certaines études restent inachevées, tel que ce "choix de pages" de *Cyrano de Bergerac* promis un temps à la maison Mercure.

Récompensé en mars 1970 du Prix de la Critique pour son édition enfin complète de l'oeuvre de Jules Laforgue, puis en juin 1975 du Prix Mac Orlan, il se défend aussitôt de tout mérite :

"Ne vous abusez pas sur le caractère du prix qui m'a été décerné. Ce prix n'avait de littéraire que ses apparences. Les gérants de la succession de Mac Orlan ont voulu se montrer fidèles à sa mémoire en rendant service à l'un de ses plus anciens amis (j'avais lié connaissance avec Mac en 1919 !)"⁷¹.

Bien plus que ses écrits et en plus de son attention pour les hommes de lettres disparus, il porte son regard sur les études en cours. Lorsque les travaux l'intéressent et qu'une aide lui est demandée, il se plonge entièrement, presque dévotement, dans l'investigation, engageant pleinement son érudition au service d'autrui. Il propose des pistes et use de ses connaissances, offrant son intermédiaire dans la quête d'une maison d'édition dont il sait les hommes et les collections. Il apporte corrections et retouches aux manuscrits qu'on lui soumet et rédige parfois la préface de l'oeuvre. Ainsi, s'il rejette toute création littéraire, il est au carrefour des chercheurs et du monde de l'édition.

Curieuse abnégation pour ce personnage affirmant ne croire en rien, sinon au néant.

⁷⁰ Lettre à Robert Fleury du 17 avril 1970.

⁷¹ Lettre à Michel Décaudin du 24 juin 1975.

Après un dernier effort pour achever sa bibliographie des *Livres de l'Enfer*⁷², Pascal Pia reçoit la visite qu'il attendait depuis quelques temps déjà, et s'éteint le 27 septembre 1979. Emporté par un cancer de la moelle épinière, il ignorera toujours ce mal qui le rongait depuis plusieurs mois et, finalement, le terrasse à 76 ans.

.....

Le premier chapitre de cette partie est consacré au caractère, à la personnalité psychologique de Pascal Pia. Le deuxième, ici s'achevant, se rapporte bien davantage aux champs d'application de cette philosophie formant son existence, dans ces continuités et ruptures. Se dessine alors un vaste projet de travail basé sur l'interaction de ces deux chapitres, constitués en plan éventuel. Le premier annonçant le second qui, lui-même, éclaire ou contredit le premier.

Evitant de faire de la psychologie de Pascal Pia l'axe essentiel de notre recherche, nous nous appuierons sur son mode de vie et ses expériences pour mettre à jour une possible cohérence et ses inévitables obstacles.

Cette volonté de liberté intégrale confrontée aux aléas et aux besoins de toute existence du XXème siècle pose quelques questions majeures :

- Quelle place la société accorde-t-elle à l'individu évoluant en marge de ses normes ?
- Bien qu'influent mais caché, comment Pascal Pia traverse-t-il ce siècle d'engagements tant intellectuels qu'armés ?
- Et finalement, en quoi Pascal Pia a-t-il vécu sa philosophie, devenue mode de vie ?

.....

Au cours de ses denses années, entre littérature et journalisme, Pascal Pia ne semble jamais renier sa profonde philosophie. Sinon au nom d'une critique de quelque autorité. Dansant au triple temps, chaque existence s'attache à trois durées : le siècle et son

⁷² Pia, Pascal, *Les Livres de l'Enfer*, Coulet et Faure, 2 volumes, 1978. Ouvrage réédité chez Fayard en 1998. L'annexe 7 renvoie au bulletin de souscription de l'oeuvre.

époque, un être et sa vie, une destinée et sa mémoire. Ces changements de focales multiplient les approches biographiques.

III - UNE VALSE A TROIS TEMPS

A -) Le Sens d'un siècle

Premier mouvement, il s'agit ici de prendre la mesure du temps historique et capter la dimension du siècle s'achevant, afin d'y voir évoluer le sujet de notre étude. Aussi, certaines considérations générales nous semblent nécessaires à la compréhension de l'univers matériel et mental de notre personnage.

Témoin d'une étourdissante accélération, ce dernier siècle du deuxième millénaire est aussi riche en événements dramatiques qu'en progrès constructifs. Deux guerres mondiales et deux crises économiques planétaires, la chute des empires coloniaux et la bipolarisation des forces, viennent, entre autre, s'inscrire dans l'Histoire. A l'image d'une vie, évolution et révolutions rythment ces années, modifiant moeurs et sociétés.

La France est au coeur de ce XXème siècle et de sa vaste accélération, souvent fruit des deux conflits mondiaux, comme en témoignent les évolutions de l'aviation et du nucléaire. Spécificité majeure de notre temps, les mutations issues de ces progrès techniques, enveloppent la plupart des hommes et leur condition.

Le siècle de Pia s'étendant de la Belle Epoque au second choc pétrolier, il assiste à l'émancipation des femmes, à l'instauration du suffrage universel direct et à la modernisation générale. Ces fondements acquis sur la période marquent l'époque du sceau de l'amélioration générale des conditions et des niveaux de vie.

Au début du siècle, la France est un pays essentiellement rural dont la base est la famille nombreuse. A la fin de l'existence de Pia, la ville triomphe de la campagne. L'électricité se substitue souvent au gaz et au charbon. Transports et médias sont désormais d'un usage quotidien et peu de personnes sont encore totalement isolées, même si la famille

a éclaté au profit d'un noyau plus simple et d'un individualisme accrue. La durée de l'espérance de vie, quant à elle, ne cesse d'augmenter de par les progrès médicaux et l'amélioration de l'hygiène.

Libération sexuelle et standardisation des comportements, internationalisation des problèmes et dérouté des idéologies, ce XXème siècle agite la France et sa population depuis la "der des ders" jusqu'à la fin des années 1970, en passant par les "Trente glorieuses".

Mais ces années sont aussi marquées par de nombreux conflits et déchirements : guerres civiles, notamment entre miliciens et résistants, et plus tard pour l'Algérie ; guerres d'indépendances pour de douloureuses décolonisations... et autres luttes d'influences. Rappelons ici les deux grands cataclysmes guerriers, suivis d'une froide opposition, qui symbolisent dans bien des esprits une course effrénée vers une destruction globale, course à l'armement et nucléaire oblige.

Angoisses et optimismes cohabitent donc en ces années, laissant peu de place à quelque sincère insouciance.

Superposition du temps historique et de l'espace d'une vie, la biographie interroge une époque sur la place que celle-ci accorde à l'individu. S'il est le produit de son temps et des valeurs de société engendrées, l'individu produit son temps par son action. Ainsi, le sens du siècle forme un inévitable cadre historique, déjà riche d'interprétation. S'ajoute alors la perception de ce même temps par son contemporain.

B -) L'Acuité d'un être

Ce deuxième temps se réalise aux mouvements de Pia, posant ses yeux sur ces années. Tentative de caméra subjective, pour employer un terme cinématographique, voyons comment Pia traverse Paris et le siècle.

Pour cet enfant de la capitale, le premier grand choc (et peut-être le plus déterminant) intervient en 1915, avec la mort du père. Dès lors, appartenant à cette

génération privée d'adolescence par la Première Guerre mondiale, Pia s'inclut certainement dans les propos qu'il tient durant une chronique sur Raymond Radiguet :

"Tous les hommes en âge et en état de porter les armes ayant été mobilisés, quantité d'adolescents se sont trouvés alors émancipés du jour au lendemain, ce qui a permis à ceux d'entre eux qui se sentaient une vocation de s'y abandonner beaucoup plus tôt qu'ils n'eussent pu le faire si leur père eût été là"⁷³.

De ce triste affranchissement, Pascal Pia conserve le souvenir vivace de son errance d'un hôtel à l'autre et de la rance odeur des rues obscures de Paris. Ce "Paris du début du siècle, et ses quartiers pauvres, où l'électricité n'avait pas encore fait son apparition, où la plupart des logements n'avaient ni le gaz ni l'eau (...)"⁷⁴.

Sa rancoeur envers cet Etat criminel se déclare par sa proximité avec les milieux libertaires qui, après avoir exprimé leur opposition à la guerre à coups de journaux et de manifestes, tentent de se structurer en Fédération ou Union anarchiste en 1920. S'opposant dès lors aux interdits, Pia flirte avec l'illégalité en jeune voyou. Plusieurs témoignages content sa participation au trafic de "coco", alors fleurissant en capitale et touchant les milieux marginaux de Paris à partir de 1910. Pia évoque aussi un autre genre de trafic, auprès de Jean-Louis Debauve (un magistrat !) :

"Je puis bien vous avouer, - il y a prescription, - que vers 1920, il m'est arrivé plusieurs fois de participer à des petites opérations de contrebande de tabac dans la région de Solre-le-Château [dans le Nord]. (...) Les riverains de l'Helpe nous ménageaient beaucoup de complicités, et le franc belge était à un cours assez bas. Aucun gendarme ne s'est mêlé de nous présenter à l'un de vos prédécesseurs. Le crime ne paie pas, me suis-je laissé dire, mais le délit mineur n'est pas forcément dommageable à qui ne s'y hasarde qu'à pas comptés"⁷⁵.

A pas comptés ou non, sa carrière de "hors-la-loi" se prolonge dans l'édition clandestine, puis dans la Résistance.

⁷³ *Pascal Pia*, Maurice Nadeau - Les Lettres nouvelles, op.cit., p.71.

⁷⁴ Pia, Pascal, "Un livre de vérité", in *Carrefour*, 28 novembre 1956.

⁷⁵ Lettre du 17 janvier 1966, adressée à Jean-Louis Debauve.

Des troubles et espoirs émanant des deux conflits mondiaux, Pascal Pia est le témoin parfois agissant. Si l'après Deuxième Guerre mondiale berce la société d'illusoires révolutions et renouveaux, il en est différemment des années 1920. A l'issue de la Grande Guerre, un malaise semble peser sur les individus, notamment ceux du monde des lettres. En 1924, Marcel Arland baptise du nom de "nouveau mal du siècle" cette interrogation profonde remettant en cause la nature de l'homme, son rôle et son action. Pessimisme et inquiétude dominant bien des écrits, ouvrant sur une crise de la conscience littéraire et plongeant les auteurs dans l'incertitude du "moi" et l'insatisfaction de la condition humaine. Peut-être est-ce dans ce cadre psychologique que Pia déchire les épreuves de ses poèmes et roman chez Gallimard ?

D'une nature plurielle, comme en témoigne le livre-hommage édité par Maurice Nadeau⁷⁶, Pia change de masques sans modifier le visage caché. Ainsi, une possible véracité profonde, un semblant de constance se dessinent, bien qu'abstraites. Pia se présente à nous comme un penseur libre, indépendant et fidèle à cette liberté, acceptant d'en payer le prix jusqu'au dernier jour de sa vie. N'oublions cependant pas les ruptures effectives à cette fermeté, telles que ses participations à la Résistance et à l'affaire des Généraux, ainsi qu'à sa prise de position contre De Gaulle et pour une Algérie française égalitaire.

"Problématisée" une existence, acte réducteur mais inévitable dans le cadre biographique, revient à s'interroger sur les continuités et les décalages qui la constituent.

Pascal Pia et le XXème siècle ? Du bruit et des mouvements incessants, la course aux capitaux et les pesanteurs d'un Etat trop présent, sont à ses yeux les manifestations d'une certaine décadence, nourrissant encore son nihilisme.

Au final, désespéré dans l'âme, Pascal Pia ne peut porter qu'un regard assombri sur le siècle de son existence. Et lorsqu'il se tourne une dernière fois sur sa saison, il semble se flatter de son pessimisme constant. A l'hiver extrême de sa vie, il écrit à Marcel Arland :

"Il n'est guère de générations, dites-vous, qui aient été plus foncièrement pessimistes que la notre. Je crois que c'est exact, mais on ne peut

⁷⁶ *Pascal Pia*, Maurice Nadeau - Les Lettres nouvelles, op.cit.

pas dire qu'en 1919 notre pessimisme fût simple manifestation de ce que les familles appellent "l'âge ingrat". Et quand on pense à ce que nous ont réservé les années suivantes, l'inquiétude qui nous tourmentait semble avoir été prophétique"⁷⁷.

Ainsi, une biographie de Pascal Pia approche une pluralité d'histoires au profit d'une perception à tendance globalisante. Une large histoire des moeurs et de la morale est parcourue par les interdits que Pia enfreint : interdits politiques avec l'anarchisme, littéraires avec les faux et les érotiques, et autres trafics de tabac et de "coco".

Autre champ approché, le monde de l'édition est une permanence de la vie de Pia, depuis l'édition clandestine et ses mécanismes jusqu'à la révolution du livre de poche, via le phénomène des clubs. Sans évoquer une inévitable histoire du journalisme dont il voit les évolutions de *La Lumière* à *Carrefour*, le récit de sa vie nous plonge dans une étude prosopographique du milieu littéraire du XXème siècle, riche des Malraux, Aragon et autres Eluard, avant-garde devenue classique.

C -) Une destinée posthume

Dernier pas de danse, la mémoire et sa persistance après la disparition de Pia semblent aujourd'hui balancer son existence entre fable et certitude.

A l'image d'un Kafka demandant à Max Brod la destruction de ses manuscrits, Pascal Pia "avait interdit que l'on écrive sur lui après sa mort. Le résultat est qu'il est en train de devenir une légende"⁷⁸. Sans doute unique auteur à détruire épreuves et contrat chez Gallimard, éditeur d'un érotique habillé de la couverture d'une collection enfantine, auteur d'un faux Baudelaire paru dans la Pléiade, et résistant des plus discret, Pascal Pia traverse le dernier siècle du millénaire, laissant une singulière carte de visite... et encore est-elle déchirée.

Bien souvent réalité et fiction se mêlent, troublant le récit d'une vie débordante et doucement tragique.

⁷⁷ Lettre du 2 avril 1979, reprise dans *Pascal Pia*, op. cit., p.22.

⁷⁸ Grenier, Roger, "L'Enfer de Pascal Pia" in *Paru*, journal littéraire d'internet : <http://www.paru.com/redac/axxxx32.htm>

Son ombre de jeunesse déambule au long des rues de Montmartre jusqu'aux bancs de la Bibliothèque Nationale, côtoyant celle de Malraux auprès de qui il pousse la goulante au fonds des cours. Rue de l'Odéon, dès 1917, il coudoie Adrienne Monnier et son groupe des amis du livre (Cocteau, Breton, Saint-John Perse...)

Trois années plus tard (à 17 ans), on le décrit rendant visite à Clemenceau lui-même. Réalité ? Légende ? Dans une lettre, il écrit pourtant :

"Dans ma jeunesse, il m'est arrivé une fois d'aller interviewer Clemenceau, rue Franklin. C'était après qu'il eut quitté le gouvernement. Il venait d'être élu académicien malgré lui. Il refusa l'interview que j'étais chargé de lui soutirer, mais, celle-ci écartée, voulut bien m'accorder 15 ou 20 minutes qui furent consacrées à ses souvenirs de mars 1871 et à l'insurrection de Montmartre (...)"⁷⁹.

Il est souvent ajouté qu'au cours de la discussion, ces messieurs de l'Académie sont venus pour annoncer l'élection du Tigre par acclamation. Celui-ci les aurait accueillis par un "qu'ils foutent le camp !" répété, chassant les biens vêtus afin de poursuivre sa conversation avec le gamin. S'il en fut témoin, cette vive réaction de rejet, cette forme de mépris envers une reconnaissance certaine, a peut-être profondément imprégné le jeune Pierre Durand dans une idée absolue de son "refus d'arriver".

Qu'il ait été le secrétaire de Pierre Louÿs ou d'Edouard Dujardin (l'inventeur du monologue intérieur cher à James Joyce et son *Ulysse*), qu'il ait vécu en Espagne ou fait commerce du livre ancien à Drouot, Pia semble avoir tout vu, tout fait. La part du vrai demeure difficilement cernable tant la légende est présente. Il aurait ainsi rédigé onze thèses dans l'ombre de quelques étudiants argentés ; avec Malraux, ils auraient été reçus à l'Ecole Normale Supérieure. Mais à ce jour, aucune trace ne vient confirmer ces propos, et les exemples se multiplient. L'un des plus amusants touche inévitablement à la mystification littéraire. Au cours des années 20, Pia aurait rencontré un facteur de campagne répondant au nom de Paul Valéry. L'homonymie est bien trop distrayante et le

⁷⁹ Lettre du 27 septembre 1973, adressée à André Blavier.

jeune parisien aurait fait écrire quelques poèmes qu'il publia en tirage de luxe... L'origine de cette anecdote reste inconnue, donc malaisément vérifiable.

Autre curieuse rumeur tenant davantage du jeu de l'homonymie, Pascal Pia, alias Pierre Durand, se serait dit descendant de Marie Durand, figure emblématique du protestantisme français.

Le caractère nébuleux de certains faits contribue à la déformation du souvenir de Pascal Pia. Cette altération, liée à l'image de mystificateur amusé et de nihiliste absolu qui lui est propre, favorise les imaginations fertiles. La porte de tous les possibles est alors ouverte, faisant de simples suppositions des témoignages. Ainsi, toute mystification devient une probable action de Pia. Il convient d'ajouter ici que cette légende lui survivant appartient bien davantage au royaume de l'absence et du néant, première emprise du temps posthume.

Elevant le silence au rang de vertu première, Pascal Pia joue de son érudition pour s'abriter de la lumière, et se diluer avec joie dans l'ombre de ses études. Si la clandestinité favorise l'absence, il se voile aussi dans l'écriture. Que ce soient préfaces ou critiques littéraires, Pia se glisse au dos de l'oeuvre et de l'homme considérés, ne lâchant ici ou là que quelques paroles où l'on retrouve une intime sensation, un souvenir léger, abandonnés aux lecteurs.

Le mythe reste ainsi entier.

A pareils discrétion et soif de néant, la curiosité ne peut qu'être piquée. Qu'en restet-il ? Une bien curieuse postérité !

Etonnante postérité, en effet, pour celui qui ne voulait qu'être ignoré de son vivant et ne désirait rien d'autre qu'un profond silence après sa mort, menant à l'oubli.

A ce jour, en plus des quelques ouvrages à son sujet, il existe quatre sites internet que tous "surfeurs" du monde entier, plus ou moins expérimentés, peuvent consulter dans la minute (notons que l'un des sites se compose d'extraits de lettres de Pascal Pia à son épouse, écrites aux premiers jours du *Combat libre*).

Sa fameuse bibliothèque, à présent installée dans la "French collection" de la "Jean and Alexander Heard Library", le site de la bibliothèque de l'Université Vanderbilt à Nashville mentionne donc le nom de Pascal Pia. Le paragraphe suivant présente les oeuvres ainsi rassemblées :

"The Pascal Pia Collection contains French literary works, periodicals, and ephemera. Most of the publications are from the modern period, with emphasis on prose and poetry since the mid-19th century. A very large number of signed copies are in the Collection, many of them gifts of such major authors as Camus and Malraux, both good friends of Pascal Pia."⁸⁰

Autre lieu de mémoire et de connaissance indirecte de Pia, le roman. En effet, personnage calmement imposant et doucement influent, il se retrouve régulièrement sous la plume de quelques auteurs amis.

Albert Camus avoue à un confrère de *Combat* : "Je n'ai jamais connu personne (...) qui m'en ait imposé davantage"⁸¹. Dès avril 1939, à l'époque d'*Alger-Républicain*, le jeune journaliste écrit dans ses carnets : "Pia et les documents qui disparaîtront. L'effritement volontaire. Devant le néant, l'hédonisme et le déplacement continu"⁸². Remarquant le nihilisme de son chef de rédaction, Albert Camus s'intéresse à la philosophie de son ami dans le cadre de son manuscrit alors en chantier, *L'Etranger*. Pia semble donc être l'un des quelques inspireurs du personnage de Meursault, à la fois acteur et témoin de son crime, et assistant en étranger à sa condamnation. Il en est de même dans un autre roman célèbre du Nobel de 1958. Roger Grenier, qui a bien connu Camus et Pia, affirme les retrouver dans le couple Rieux-Tarrou de *La Peste*. Effectivement, Tarrou apparaît comme le héros résigné et ironique, conscient de l'insignifiance et de la vanité des êtres. Roger Grenier ajoute :

"Une phrase des carnets de Tarrou qui n'a pas été conservée dans la version définitive en dit long, et c'est peut-être parce qu'elle était trop

⁸⁰ Traduction : "La Collection Pascal Pia contient des travaux de littérature française, des périodiques et des éphémérides. La plupart de ces publications sont issues de la période contemporaine en mettant l'accent sur la prose et la poésie depuis la moitié du XIX^e siècle. Un grand nombre d'exemplaires signés appartient à la collection, nombre d'entre eux étant des dons de quelques auteurs notoires tels que Camus et Malraux, tous deux bons amis de Pascal Pia."

Adresse internet : [Http://www.library.vanderbilt.edu/central/frencoll.html](http://www.library.vanderbilt.edu/central/frencoll.html).

⁸¹ *Pascal Pia*, Maurice Nadeau - Les Lettres nouvelles, op. cit., p.103.

⁸² Camus, Albert, *Carnets I. Mai 1935 - février 1942*, Gallimard, p.158.

ressemblante qu'elle a été rayée : "La mort n'est rien pour les hommes comme moi. C'est un événement qui leur donne raison"⁸³.

Cependant, signalons qu'il nous semble trouver aussi certains traits de Pia chez le Docteur Rieux, comme le souligne Maurice Nadeau.

Autre auteur fêtant Pascal Pia dans ses oeuvres, le romancier et poète hollandais Eddy Du Perron a écrit bien des livres à clefs... rarement traduits. Il confesse ainsi dans son *Pays d'origine* où Pascal Pia se présente sous le nom de Viala :

"Il peut être amusant de rechercher combien de fois son personnage réapparaît dans mon oeuvre (et même l'édition de livres érotiques !). Il est Férat dans *Ean Voorbereiding* ("Préparation"), Daniel dans *De Avonturiers* ("Les Aventuriers") dans le recueil *Nutteloos Verzet* (Résistance inutile) ; Vincent dans *Het Drama van Huize-aan-Zee* ("le drame de la pension Beau-Rivage") est fortement inspiré de lui ; le sonnet De Katastrofe (recueil *Mikrochaos*) est une vision amère de sa rencontre avec Suzanne Lonneux, sa femme, que j'appelle ici Manou"⁸⁴.

La silhouette large et un peu floue se dessine donc au gré des lectures. Ici un trait de caractère, là une pensée, plus loin une action... Fiction et réalité se combinent, décuplant hypothèses et pistes, toujours au profit de la légende.

Qu'il soit héros de roman, sujet de sites internet au niveau mondial ou personnage d'allure un peu mythique, Pascal Pia emporte avec lui ses connaissances et son histoire, ne laissant qu'une vaste légende et quelques témoins. Sa dernière volonté, celle du vide, est-elle observée ? S'il arrive que l'on prononce son nom, que l'on édite ou réédite ses écrits, il semblerait que bien des mystères subsistent et des inconnus perdurent.

Et le temps s'avance, drainant l'oubli...

⁸³ Grenier, Roger, *Albert Camus soleil et ombre*, Gallimard, pp.159-160.

⁸⁴ Du Perron, Eddy, *Le Pays d'origine*, Gallimard, op. cit., p.526.